
Le Courrier du
Cinema
Hollywood: Paradis et enfer
8¢
Vol. 2 --- No. 6
JUIN 1937
MONTREAL
BLANCHETTE BRUNOY
(France Film)

LE COURRIER DU CINEMA

Volume 2 --- Numéro 6 Rédacteur en chef: Lucien GODIN Mai 1937

# M. Wilfrid Pelletier à Hollywood

M. WILFRID PELLETIER vient d'être engagé par la Paramount pour diriger l'orchestre symphonique qui accompagnera la grande cantatrice suédoise de la Metropolitan Opera House de New-York, Kirsteen Flagstad, dans un tableau du film "The Big Broadcast of 1938".

La nouvelle nous était confirmée par M. Wilfrid Pelletier lui-même à l'issue du dernier Concert Symphonique à l'Auditorium du Plateau.

La compagnie Paramount a fait l'an dernier un film intitulé "The Big Broadcast of 1937" qui mettait en vedette pour la première fois un grand chef d'orchestre symphonique qui n'était autre que Léopold Stowkowski, directeur de l'orchestre de Philadelphie. C'était la première expérience du genre. Elle s'avéra à tous les points de vue un si grand succès artistique et financier que la compagnie Paramount décida de retenir M. Stokowski pour un film entier.

Nous rappelons combien le jeu de ces fines mains, musiciennes jusqu'aux bouts des doigts, était une trouvaille au sens plastique. Nous soulignons ce point parce que M. Wilfrid Pelletier en plus d'être un grand directeur de musique symphonique a, à un degré élevé, le sens du théâtre et de la mise en scène.

C'est dire que le film dans lequel il paraîtra n'aura pas comme fins particulières de diriger un orchestre mais de faire vivre la musique qu'il inspirera du bout de sa baguette.

M. Wilfrid Pelletier ne sera pas le seul maître de la Metropolitan Opera House à figurer dans ce film car il aura comme nous le disions au début la géniale interprète, Kirsten Flagstad. Il est bon aussi de souligner que M. Wilfrid Pelletier est le dernier à être nommé chef d'orchestre à l'avènement d'un autre Canadien au directorat, M. Edward Johnson.

Le choix de M. Pelletier pour paraître dans un film de la compagnie Paramount rejaillit sur tout Montréal et les Canadiens français en général, puisqu'il a été choisi entre plusieurs.

La maîtrise qu'il a déployée depuis trois saisons aux Concerts Symphoniques dit avec quelle autorité il accomplira sa tâche à Hollywood.



M. WILFRID PELLETIER

M. Pelletier est un enfant de Montréal bien que son séjour aux Etats-Unis donne impression qu'il est franco-américain.

Quelques notices biographiques sont de mise.

Il est né à Montréal. Sa famille descend d'une vieille famille de Nantes, France. A l'âge de 15 ans il fut engagé comme pianiste à la Montreal Opera Company. A dix-sept ans il gagna le prix d'Europe et étudia alors en France sous la direction d'Isidor Philipp pour le piano, et de Marcel Samuel Rousseau, pour la composition.

En 1917 il fut recommandé à la Metropolitan Opera House de New-York par M. Pierre Monteux et, depuis, il occupe le poste de chef d'orchestre adjoint dans l'illustre Maison. Durant l'été, Wilfrid Pelletier est chef d'orchestre à l'Opéra Ravinia, Chicago.

Il voyage beaucoup allant particulièrement au festival de Mozart à Strasbourg, en Allemagne. Parmi les étoiles qui ont travaillé avec M. Pelletier nommons: Caruso, Martinelli, Farrar, Muratore, Lucretzia Bori, Sundellius et Maria Jeritza.

◆ ◆ ◆

La nomination de M. Wilfrid Pelletier suscite en nous la réflexion suivante : combien y a-t-il de Canadiens français dans l'industrie cinématographique? Il serait intéressant d'en dresser la nomenclature et nul doute que nous serions étonnés de connaître le chiffre imposant de ceux des nôtres qui ont quelque succès, dans toutes les activités hollywoodiennes. Il ne faut point oublier que beaucoup se cachent sous un nom anglais et que d'autres touchent à notre nationalité par leur mère.

Nous entreprendrons pour le bénéfice de nos lecteurs cette compilation que nous espérons devoir être complète. Ce travail exige de patientes recherches mais poussés par le souci de nous rendre justice et de déceler notre part de renommée dans l'industrie cinématographique nous nous appliquerons avec ferveur à cette tâche. Elle nous dira plus que toute autre dissertation que nous ne manquons point de sens artistique et que les réalisations contemporaines ne nous laissent pas indifférents.

LE COURRIER DU CINEMA PUBLISHING CO.

Le Courrier du Cinéma est publié par MM. Davis et Garand, éditeurs, 1425, rue Sainte-Elisabeth, Montréal. Tél. LAncaster 6586. Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de $1.00 par an. Représentant à Toronto, M. S. H. Marks, 3, St. Charles St. W. Représentant à Québec, M. H. W. Vance, Théâtre Arlequin. Représentant à New-York, M. Peter H. White, 729, Seventh Avenue. Représentant à Los Angeles, Californie, M. Jack Drum, 8818 Dorrington Avenue. Distributeur à Montréal, MM. Charron & Fils; à Québec, Agence québecoise de distribution Enrg., M. Nadeau, secrétaire. M. Williams, Chicoutimi. Chaque copie se vend huit sous. Adressez toute correspondance au bureau principal, à Montréal. Le Courrier du Cinéma est l'organe officiel mensuel des théâtres principaux distributeurs et producteurs de films du Canada et des Etats-Unis.




*Betty Stockfeld (France-Film)*



*Pauley (France-Film)*



*Miriam Hopkins (United Artists)*




*Nan Grey (Universal)*



*Roger Treville (France-Film)*

# NOUVELLES de FRANCE-FILM

## JAN KIEPURA

Comme dans la vie privée, JAN KIEPURA joue au directeur d'hôtel.

Jan Kiepura voyageait aux Etats-Unis lorsqu'un beau jour un reporter américain lui posa la question suivante :

— Quel lieu du monde vous semble le plus enchanteur, Monsieur?

— Mon hôtel, répondit sèchement le ténor.

— Ah! vous avez un hôtel particulier?

— Pas du tout, je possède un hôtel, un hôtel . . . pour voyageur, à Krynica, en Pologne.

Le reporter semblait tout interlogué.

— C'est très intéressant, poursuivit-il. Alors vous vous plaisez tant dans votre hôtel?

— A vous dire la vérité, c'est une affaire qui me passionne. Elle me tient même tellement à coeur, que je préfère en parler le moins possible.

— Mais comment cette idée vous est-elle venue?

— Je voyage presque toute l'année et suis donc forcé de passer la plus grande partie de mon existence dans les hôtels. J'y critique ceci et celà et parfois je me suis cassé la tête, de longues heures durant, pour trouver le remède à tel ou tel inconvénient. Lors d'une conversation avec un de mes amis, je lui parlai de ce que j'appelle "l'hôtel paradisiaque". Mon ami m'écouta avec le plus grand sérieux, puis m'interrompant soudain, il s'écria : "Mon cher, tu ferais, sais-tu bien, un directeur d'hôtel-né. Achète-toi donc un palace. Cela t'amusera, tout en te permettant de placer avantageusement tes économies." D'abord je jugeai la dite suggestion parfaitement ridicule; mais, le temps aidant, je me suis habitué à cette idée. Et peu après, j'ai fait construire à Kdynica, la plus importante ville d'eau polonaise, le Grand Hôtel Patria.

Notre journaliste n'était pas encore revenu de son étonnement.

— Et vous êtes satisfait?

— Ravi . . . Tiens! je vais même vous remettre une carte de mon hôtel. Si, par hasard, vous passez un jour à Krynica . . .

Ce geste apprit au reporter qu'il s'agissait là, non d'un caprice du chanteur, mais d'une entreprise à laquelle il se vouait corps et âme.

Quelques mois plus tard notre reporter eut l'occasion d'admirer de ses propres yeux, le fameux "Hôtel Patria".

Un véritable Eden, écrivit-il . . . mais pour un pauvre mortel comme moi, les prix sont par trop exorbitants. J'ai pu constater cependant que, grâce à l'illustre signature de Jan Kiepura, les notes les plus astronomique paraissent douces aux yeux des pensionnaires extasés. Toutefois, il est juste d'ajouter que le maître de céans se met en quatre pour ses hôtes, leur donnant des concerts gratuits et allant jusqu'à les consoler de ses absences forcées par l'émission de ses propres disques.

Allez vous étonner, après cela, que Juliana de Hollande et le prince de Lippe aient choisi un tel paradis pour y passer leur lune de miel!

Pour un séjour aussi princier, il fallait un hôtelier . . . c'est un chanteur qui l'obtint!

## DANS LA TAVERNE D'ORSINI AVEC MARGUERITE DE BOURGOGNE

Les prises de vues de LA TOUR DE NESLE, réalisé par Gaston Roudès, d'après l'oeuvre de F. Gaillardet et Alexandre Dumas, ont nécessité une importante documentation sur les coutumes de l'époque, afin de conserver un caractère d'authenticité aux différents épisodes du film.

Ainsi, à la table du roi de France Louis X le Hutin, les fourchettes étaient encore inconnues; il était alors de bon ton, pour puiser au plat commun, de ne se servir que de la main droite, la gauche étant réservée aux usages, dits impurs, tel que celui que nous destinons aujourd'hui au mouchoir, alors presque inexistant.

L'épingle, dans la toilette des femmes, occupait une place prépondérante : "C'était un bout de fil d'archal, aiguisé à la meule à l'une de ses extrémités . . . "

Une phase intéressante du drame de LA TOUR DE NESLE gravite précisément autour d'une épingle de coiffure de Marguerite de Bourgogne, l'épingle qui permet à Philippe d'Aulnay de marquer au front, afin de la reconnaître, la femme masquée qui, après l'avoir attiré, se refuse à lui. Mais si Philippe meurt massacré, victime de son audace, Buridan, lui, échappe à l'assassinat, et identifie la reine.

Dans la taverne d'Orsini, le cabaretier, exécuteur des ordres sinistres de la souveraine, le capitaine lui donne la preuve du crime de Marguerite de Bourgogne, cette tige d'"archal", dont elle porte la trace révélatrice.

Pâle, raidie, immobile sous ses voiles bleus, Marguerite de Bourgogne accepte alors la tractation proposée par Buridan : la charge de coadjuteur du roi en échange de son silence.

Tania Fédor joue le rôle de Marguerite de Bourgogne. Tandis qu'elle avale une tasse de thé, elle me conte que lorsqu'elle tourna les scènes de meurtre, ses nuits furent hantées par d'horribles cauchemars, son sommeil bouleversé, entremêlé de poignards, de sang versé, de corps jetés à la Seine.

Elle se plaît également à évoquer l'entente qui l'unit à ses partenaires et constate que Jean Weber, qui termina en même temps qu'elle ses études au Conservatoire et fut engagé à la Comédie-Française également, est aujourd'hui à ses côtés sous le double visage de Philippe et Gaultier d'Aulnay. Jacques Varennes que l'on estime trop peu parce que trop modeste, incarne Buridan.

Malgré sa cotte de maille, sa cape rejetée sur l'épaule, il fume à outrance, sans souci de l'anachronisme entre son geste et son costume. Sa physionomie martiale se dépouille de toute dureté lorsqu'il échappe à son personnage, ce qui ne l'empêche pas de répondre avec véhémence : "Ah! non, elle est trop méchante." lorsque je lui demande s'il ne subit plus le charme attirant, mais cruel de Marguerite de Bourgogne.

Mais le sourire qu'il destine à sa camarade dément la haine des paroles, et la taverne d'Orsini, malgré ses murs tristes et nus, la maigre et mouvante clarté de la lanterne suspendue à la poutre médiane et noyant d'ombre les angles de la salle, perd sa tragique atmosphère.

# "Le mort en fuite"





### "LE MORT EN FUITE"

Enfin un bon film gai, plein d'humour, bien français! Le Gouriadec, l'auteur, Berthomieu, le metteur en scène, et Carlo Rim, le dialoguiste, ont bien mérité de la petite patrie cinématographique.

Je me suis franchement amusé aux aventures de Jules BERRY et de Michel SIMON (Trignol et Baluchet), dont les noms doivent être associés au succès de l'ouvrage.

Un très bon point de départ : deux cabots qui ondulent la quarantaine vivent ensemble assez misérablement. Que faire pour décrocher la gloire? Baluchet fera croire qu'il a assassiné Trignol afin que l'on parle d'eux.

Trignol se cachera pendant quelque temps et devra réapparaître quand son camarade sera jugé. Baluchet a bien du mal à se faire arrêter, et c'est un des meilleurs moments du film, personne ne s'intéressant à la disparition du pauvre Trignol.

Celui-ci est enlevé par des Sergares (peuplade imaginaire) et condamné à mort, car on l'a pris pour un général rebelle. Baluchet est également condamné à mort à peu près au même instant grâce aux efforts de son avocat en mal d'une belle cause, et de la jolie Myrrha pour les beaux yeux de laquelle Baluchet aurait tué Trignol et fait disparaître son cadavre.

Un heureux mélange, en résumé, de tragique et de comique. Une vraie réussite, à laquelle ont contribué grandement, avec les deux protagonistes, l'exquise Marie Glory, Fernande Albany, Gaston Mauger, Marcel Vibert et Gabrielle Fontan.




*Trois scènes du film* "Le mort en fuite" *de Paul Gury bien connu des cercles théâtraux de Montréal.* *(France-Film)*

# NOMINATION

Nous sommes heureux d'annoncer au public que Monsieur Maurice West vient d'apporter sa collaboration au Courrier du Cinéma à titre de gérant-général. Monsieur Maurice West est bien connu dans l'industrie cinématographique car il fut gérant-général des Compagnies de Films suivantes : Fox Film, Canada Français Film, Les Films Edouard Garand Ltée, Franco-Canada Film. Il fut, de plus, longtemps attaché à France-Film.

Il fut également président de l'Association des propriétaires de Cinémas de la Province de Québec, et il est actuellement le copropriétaire des théâtres suivants : Corona, à St-Hyacinthe; Eden, à Sorel; Drummond, à Drummondville et Capitol, à St-Jean.

M. Maurice West est actuellement à New-York où il est à conclure avec les principales compagnies cinématographiques une collaboration étroite avec le Courrier du Cinéma.

Dans un avenir rapproché le Courrier du Cinéma sera imprimé en quatre couleurs et présentera les principales vedettes de l'écran dans les cadres les plus artistiques. Notre magazine continuera donc à être l'organe le plus au point et le plus artistique de tous les magazines du genre publiés en français au Canada. C'est dire que nous sommes fidèles à notre politique : faire mieux demain qu'aujourd'hui et mieux aujourd'hui qu'hier.

# "Les Jumeaux de Brighton"

INTERPRETATION :

RAIMU . . .
Michel SIMON . . .
Jean Tissier . . .
Charlotte Lysès . . .
Suzy PRIM . . .
Germaine AUSSEY . . .
Pierre Finaly . . .
Génin . . .
Mila Parély . . .
Paulais . . .
Jacques Bousquet.

CARACTERE DU FILM. — La bouffonne histoire à quiproquos, dont Tristan Bernard est l'auteur, a été adaptée au cinéma dans une forme d'ironie fine; les tours ingénieux de l'imbroglio causé par la présence de deux jumeaux qui s'ignorent dans la même ville ont des facettes brillantes auxquelles le public ne résistera pas.

RAIMU joue trois rôles, très différents, accompagné d'une troupe de premier ordre où les silhouettes cocasses ne manquent pas. Cette comédie est construite par un maître ès-théâtre qui n'a pas été trahi par son adaptateur à l'écran, ce qui nous donne un divertissement de la meilleure qualité française.

INTERPRETATION. — RAIMU dans son triple rôle est excellent et surtout remarquable en jumeau d'Amérique. Michel SIMON campe un ami parasite avec verve et l'on remarque Génin dans une silhouette de frotteur abruti qu'il remplit avec truculence. Suzy PRIM joue l'épouse jalouse; Charlotte Lysès la belle-mère acariâtre et toutes deux ont un métier infaillible. On admirera la gentillesse de Mila Parély et la plastique de Germaine AUSSEY.



*Scènes de "Jumeaux de Brighton" (France-Film)*

## Valentine Tessier nous parle de "Ménilmontant" épopée populaire

MENILMONTANT quittant sa salle d'exclusivité des Boulevards, part rejoindre cette semaine les quartiers populaires pour lesquels il fut conçu et réalisé par Yves Mirande et René Guisart.

C'est en effet un film populaire. Certains l'accueilleront avec joie car ils y retrouveront des rues et des maisons de leur quartier, des personnages qui pourraient faire partie de leur famille ou de leurs amis. Les autres, avec émotion, car ils seront sensibles à cette épopée populaire.

Au milieu de ces personnages pauvres apparaît bientôt une grande dame, riche, que le hasard leur fait rencontrer par l'intermédiaire d'un bijou perdu et qui, en récompense de leur honnêteté, se transforme en bonne fée, en réalisant leur voeu de toujours: créer un jardin d'enfants où les gosses trouveront un peu de luxe et de bonheur.

Quelle sera la réaction du public devant cette femme? Lui sera-t-elle sympathique en dépit de ses millions ou son acte de bonté lui semblera-t-il une excentricité?

Valentine Tessier qui incarne avec son grand talent le rôle épisodique de Mme Collinet, nous donne ici quelques impressions sur ce film.

— Je crois que ce film plaira au grand public, car le décor reconstitue fidèlement certaines parties du quartier dont ce film porte le nom et, de plus, tous les personnages sont sympathiques. Du moins, je l'espère.

Je pense que le public éprouvera de la sympathie à l'égard de ces personnages en même temps qu'il acceptera peut-être l'idée qu'il y a aussi de braves gens chez les riches. Pour moi, le personnage de Mme Collinet me tentait par son côté sympathique et bon. Il me plaisait d'interpréter le rôle d'une femme élégante, mon premier rôle cinématographique de ce genre, qui découvre chez des êtres humbles de grands sentiments de générosité. Il est évident que dans l'esprit de cette femme, Madame Collinet, qui n'avait jamais vécu que dans son milieu, de pareils sentiments ne pouvaient exister que dans l'imagination des romanciers. Et la découverte soudaine que de tels êtres existaient vraiment n'était-elle pas une raison suffisante pour lui faire dépenser une petite fortune?

Une autre chose me tentait aussi dans ce film. Cet argent allait servir à adoucir la vie d'une quantité de gosses, il allait leur apporter un peu de luxe, de joie, et . . . j'adore les enfants.

Vous voyez que ce film avait de quoi me séduire, et j'espère qu'il séduira aussi le public.

Réalisé dans une atmosphère de gaieté et de camaraderie charmante, à laquelle Yves Mirande, scénariste et superviseur, apportait, en dépit de sa jambe cassée dans un récent accident d'auto, sa bonne humeur et sa verve coutumières, ce film m'a laissé un excellent souvenir, quoique mon rôle assez court n'ait pas nécessité ma présence quotidienne au studio

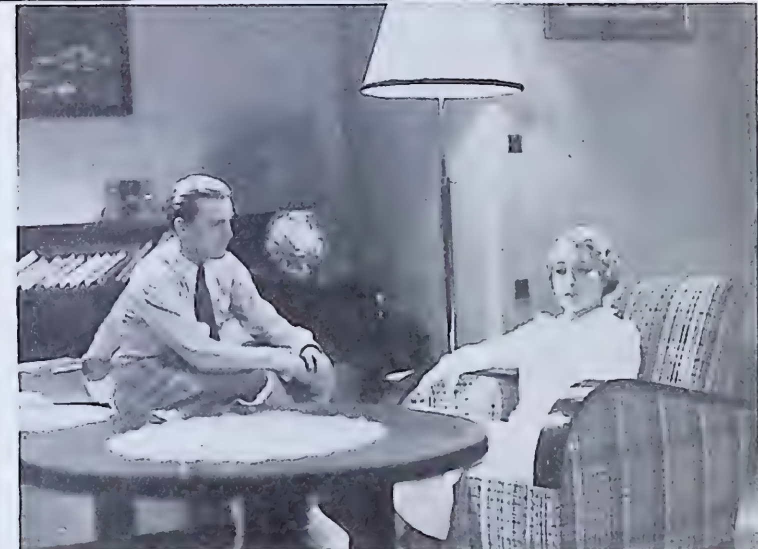


*"Lost Horizon" avec Colman et Jane Wyatt*
*(Columbia Picture)*

# *Une trilogie cinématographique*



MARIUS



FANNY

# "CESAR"

### Caractère du film

Et voici terminé le cycle de "MARIUS", Fanny, César et Panisse; la trilogie se boucle avec cet admirable "CESAR", tout frémissant de générosité, de passion et qui finit bien, mais très naturellement par la réunion de Fanny, de Marius et de leur fils Césariot.

On s'est attaché à ces personnages imaginaires si magnifiquement campés par RAIMU, Orane DEMAZIS FRESNAY et CHARPIN qui joue Panisse. Aussi, de les retrouver une dernière fois pour l'aboutissement de leurs aventures, c'est très pur, très puissant, très beau. Cette oeuvre importante riche de sentiments humains et comblée d'un délicieux dialogue plein de "mots" et de trouvailles, aura l'adhésion des foules, car elle parle à leur coeur.

### Interprétation

Le trio RAIMU-DEMAZIS-FRESNAY est de premier ordre, RAIMU est meilleur qu'il fut jamais en César vieilli. Orane DEMAZIS est douloureuse en mère affligée et vibrante de passion en amante résolue à reconquérir son bonheur; enfin Pierre FRESNAY donne, dès qu'il apparaît dans la deuxième partie, le véritable sens à ce film, il muscle la tragédie, il la fait vivre joyeusement, farouchement, par son personnage de paria qui refuse d'abord le bonheur puis s'y abandonne.

CHARPIN dessine savoureusement le court rôle de Panisse, mourant. Et l'on remarque les silhouettes reprises avec bonheur par Alida Rouffe, Milly Mathis, Dulac, l'amusant Vattier (M. Brun), Delmont, Maupi.

### DISTRIBUTION:

R A I M U ...
Pierre FRESNAY...
Orane DEMAZIS...
C H A R P I N ...
Milly MATHIS...
M a u p i ...
D u l l a c ...
Alida ROUFFE...
D e l m o n t ...
V a t t i e r ...
D o u m e l ...
Thommeray...
C a s t r a n...
André Fouché.

### UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

Sur l'écran du "CINEMA DE PARIS", la Compagnie France-Film présentera bientôt "CESAR", le super-triomphe de Marcel PAGNOL, qui termine le cycle commencé par "MARIUS" et continué par "FANNY".

La trilogie sera complète, "CESAR" étant le dénouement du généreux roman d'amour de "MARIUS" et de "FANNY", ces purs héros marseillais.

A cette occasion, voici ce que nous offrons au public. Afin de se bien remémorer les personnages de PAGNOL, de se retremper dans l'ambiance où ils vivaient, de mieux reprendre le fil de l'intrigue, nous présentons pour une seule semaine, au même programme. les deux succès "MARIUS" et "FANNY".

Si vous avez vu ces deux films... revenez les voir, car il n'y aura pas de plus parfaite préparation pour admirer "CESAR".

Si vous ne les avez pas vus, à plus forte raison de profiter de cette dernière chance. "MARIUS" et "FANNY" vous aideront à mieux apprécier "CESAR". Une seule semaine. deux films fameux 'MARIUS" et "FANNY" pour vous préparer à voir "CESAR".

# "PANTINS D'AMOUR"

## Comédie Musicale

Un imbroglio de vaudeville aux complications rebondissantes, dénouement final dans un décor de château.

Charles Prunier et son amie Lulu, couple bohême, vivent aux crochets du riche Jacques de La Trémouille et lui tiennent compagnie dans les boîtes de nuit, où il fait de timides avances à la chanteuse Renée Morhange.

Au gré d'une substitution d'identité, Prunier se charge de vaincre en faveur de Jacques la résistance de Renée. Après maintes péripéties, que Prunier enrichit de farces, l'imbroglio se dénoue dans le château d'un oncle de la divette, à la satisfaction de chacun.

Trépidant, ce film dispense une bonne humeur 100% parlante qui divertira les plus moroses. La mise en scène habile bénéficie d'une photographie soignée.

L'interprétation réunit : Marie BELL, amoureuse nonchalante, Armand Bernard, resquilleur cocasse, la charmante Jeanine Merrey, le séduisant Pierre Mingand.

INTERPRETATION :

Marie BELL...
Armand BERNARD...
Janine MERREY...
Jeanne Fusier-Gir...
Nicole Ray...
Pierre Mingand...
Charles Dechamps.



*Une scène de "Pantins d'Amour" (France-Film)*

# "LE FILS DU SHEIK"

Drame poignant qui se situe en Algérie, mais où l'on ne trouve aucune recherche d'orientalisme outré.

Pierre Bardet, colon algérien qui a travaillé toute sa vie pour créer un vaste domaine et amasser une belle fortune, a un fils Marcel qui vient d'achever ses études à Paris et qui est sa joie et son orgueil. De stature puissante, bourru et "fort-en-gueule", Bardet a cependant un coeur d'or qu'on ne peut déceler au premier abord.

Comme tous les colons du bled Nord-Africain, il vit en termes amicaux avec les Arabes qu'il côtoie. Il est même lié d'amitié quasi fraternelle, depuis trente ans, avec son voisin le Caïd Balkacem, grand chef Arabe très près déjà de la civilisation française.

La femme de Bardet : Jeanne, ancienne servante de ferme, séduite par Bardet avant qu'il l'épousât et qui a gardé l'empreinte de sa première condition vit en étrangère auprès de son mari qui la rudoie et la blesse à tout propos.

Un jour, Bardet apprend que son fils veut épouser Ayada, niece du Caïd Belkacem et fille du Commandant de spahis Ben Moktar.

Malgré sa considération pour les Arabes et sa profonde affection pour le Caïd Belkacem, il refuse de consentir au mariage de son fils avec une mauresque.

Alors comme une "Bourrasque" le désaccord survient et bouleverse les personnages de ce drame.

C'est d'abord la rupture entre Bardet et Belkacem au cours d'une visite que le Caïd fait au colon pour le décider à consentir au mariage des deux jeunes gens. Puis Bardet exaspéré par la coalition qu'il sent contre lui, car Jeanne Bardet a pris parti pour son fils, met brutalement à la porte de chez lui, Ayada. Marcel outré a un mouvement de révolte contre son père. Bardet à qui, pour la première fois, quelqu'un tient tête dans sa famille, se fâche rouge et chasse son fils.

Alors entre Bardet et sa femme, restés seuls, éclate une scène d'une violence inouïe. Des mots insultants sont échangés. Bardet perdant toute retenue giffle sa femme qui, affolée de rage, lui jette comme une insulte le plus terrible des aveux :

— "Marcel, le seul qui aurait pu faire honneur à la famille il se trouve que ce n'est pas un Bardet... Et mon fils épousera celle qu'il aime car il est de **sa race**".

La colère de Bardet est terrible. Après avoir failli tuer sa femme, il part dans la nuit chez le Caïd Belkacem qu'il soupçonne d'avoir été l'amant de sa femme.



*Scènes du film* "Le Fils du Sheik" *(France-Film)*

Entre ces deux hommes, entre ces deux pères pourrions-nous dire, car le Caïd est bien le père de Marcel, s'engage un duel de sentiments qui revêt une réelle grandeur. L'impassibilité du Caïd et son abnégation ont raison de la violence de Bardet qui comprend lui aussi la noblesse de son devoir.

— "Je crois", dit le Caïa, qu'au fond il n'y a rien de vrai dans cette histoire, une femme déchaînée est capable d'inventer les pires choses pour se venger.

— Et puis Marcel, tu l'as élevé et façonné à ton image. Tu n'as travaillé et lutté toute ta vie que pour lui. Pendant vingt-trois ans tu l'as appelé ton enfant... Marcel est bien ton fils !

Bardet qui dans son emportement n'avait pas songé qu'en provoquant le drame il perdait Marcel, a été touché au coeur. Pour garder cet enfant qu'il continue de chérir il retournera auprès de sa femme et pardonnera.

Chez lui il rencontre Marcel qui s'apprêtait à quitter le toit paternel d'où il avait été chassé. Il le retient et lui ouvrant ses bras, le serre longuement sur son coeur. Et ce colosse qui durant sa vie a fait trembler tout le monde autour de lui, pleure et ses larmes de père lui font pardonner ses rudesses d'homme fruste de la terre.

## Notre roman complet

# La Vengeresse

### Par J. L. Gosselin

La police de New York faisait d'actives recherches pour retrouver Marie Benoit qu'on disait disparue depuis deux mois, et qu'on avait des raisons de croire victime d'un meurtre ou de la traite des blanches. Afin d'aider les autorités policières dans leurs investigations, l'amie intime de Marie, Cécile Lemesurier s'empressa de donner la description de son amie et de décrire le genre de vie qu'elle menait et les lieux qu'elle habita à différents intervalles.

Cécile Lemesurier avait connu Marie dans une maison de convalescence à White Plains, N.Y., où celle-ci faisait un stage de quelques semaines dans le but de refaire sa santé délabrée par une trop grande tension nerveuse et un peu d'anémie. C'était une personne de moyenne grandeur, blonde et svelte comme une nymphe. Mariée à dix-huit ans avec un Irlandais de moralité assez douteuse, elle ne connut de la vie maritale que les tribulations et les soucis. Elle avait été bien élevée par sa famille et souffrait énormément des dispositions vagabondes et libertines ainsi que des traitements cruels de son mari. Depuis son mariage, elle avait vécu avec son mari dans une seule pièce; le strict nécesaire lui était souvent refusé jusqu'au jour où elle décida de gagner sa vie. C'était au début de la crise économique. Les positions étaient excessivement rares.

Elle ne trouvait de temps à autre que de petits travaux transitoires et très peu rémunérés. Il lui fallut donc faire du travail domestique. On la surchargeait et bientôt ses forces l'abandonnèrent. Cet abus de ses forces physiques doublé d'une vie de ménage anormale et des innombrables vexations qu'elle eut à subir de toutes parts, finit par occasionner chez elle une prostration nerveuse. Un médecin de la Société du Bien-Etre social l'envoya donc dans cette maison de convalescence où elle fit la connaissance, entr'autres, de Cécile Lemesurier avec qui elle se lia d'amitié.

A la sortie de ce sanatorium où ne logeaient à la charge de l'Etat que des personnes saines d'esprit mais épuisées physiquement, Marie ne sut où aller se nicher. Son mari, qui n'en avait pas trop pour lui, ne voulut pas la recevoir, la considérant comme une trop lourde charge. En désespoir de cause, elle alla demander refuge à trois vieux garçons, amis de son père, qui logeaient dans un sale trou, sur la dixième avenue dans un endroit fréquenté par le monde interlope et surnommé "Hell's Kitchen". Elle n'avait guère le choix, cette pauvre jeune femme désemparée !

Malgré le lieu suspect qu'ils habitaient, c'étaient de braves gens que ces trois célibataires, déjà avancés en âge; au moins ils en donnaient l'impression, en dépit de leur gîte et de leur occupation douteuse, et elle le croyait. C'étaient apparemment des contrebandiers, mais rien dans leur apparence ni leur discours, ne jetait un soupçon sur leur valeur morale. Et cette pauvre Marie croyait, comme tous les gens larges d'idée, qu'on peut outrepasser une loi inepte sans être un déclassé, tout en étant un hors-la-loi selon les conventions légales. Mais les conventions étant d'origine humaine, sont aussi sujettes à l'erreur que ceux qui les font.

Elle fut accueillie avec assez bonne grâce par ces trois célibataires. Le logis étant plutôt étroit, l'un d'eux fut contraint de lui céder sa chambre, quitte à aller roupiller sur un grabat dans la cuisine. Mais "à la guerre comme à la guerre", on s'arrangea tant bien que mal.

Marie passait ses journées à faire la chasse aux positions. Elle eut un jour, la malencontreuse idée d'aller s'inscrire dans un bureau de placement de la sixième avenue; on lui offrit une place de bonne d'enfant à Porto-Rico, toutes dépenses de voyage payées. Elle accepta avec enthousiasme et le soir même prépara ses bagages. Elle téléphona à son amie Cécile qui vint la voir avec un jeune homme de ses connaissances. Celui-ci en apprenant le nom du bureau de placement, déclara à Marie, en connaissance de cause, puisqu'il était détective, que ce bureau était réputé pour faire la traite des blanches. Il lui conseilla donc dans son intérêt de ne pas donner suite à ses projets.

Devant son impuissance à trouver un emploi, et se sentant en dette envers ces gens qui l'avaient hospitalisée, l'idée du suicide la hanta, mais chaque fois qu'elle en parlait à Cécile, celle-ci réussissait à lui relever le moral et à lui chasser du cerveau cette pensée destructive.

Un soir qu'elle était dans une disposition d'esprit assez optimiste, elle fit part à Cécile de l'espoir qu'elle entretenait d'obtenir une bonne situation dans un avenir rapproché; mais elle refusa d'en dire davantage. Quelques jours plus tard, elle disparut et on ne la revit plus. C'est à ce moment que la police prévenue commença ses investigations. On surveilla d'abord les abords de cette maison sise dans un quartier louche; on vit plusieurs hommes, à différents intervalles, entrer et sortir, les uns élégamment vêtus et l'air distingué, d'autres avec l'apparence des "hobos" endimanchés. Quelques-uns arrivaient dans une luxueuse limousine et d'autres filaient leur bonhomme de chemin à pied; tous avaient un paquet à la main, dans leur poche, ou dissimulé sous leur paletot. Après un moment d'active surveillance, deux détectives sonnèrent à la porte de cette maison si achalandée et demandèrent à voir Marie Benoît. Celui qui ouvrit la porte appela l'aînée des locataires qu'on interrogea sur les allées et venues de la jeune femme. On lui apprit qu'elle était partie un soir faire une promenade en auto avec un individu qu'on ne connaissait pas et qu'elle n'était plus rentrée. On n'avait entretenu aucune inquiétude à son égard pensant qu'elle était allée rejoindre son mari avec qui elle avait eu une violente querelle, la veille. Il était venu la visiter comme il l'avait déjà fait et lui avait fait promettre d'aller chez lui le lendemain. Nul ne savait si elle était allée au rendez-vous. Elle avait bien parlé de sa répugnance à aller chez cet homme qui ne l'aimait plus et qui cependant la poursuivait sans cesse.

Les trois hommes furent surpris de la visite des détectives et furent encore plus stupéfaits quand ceux-ci proposèrent de visiter les lieux. Chaque pièce fut inspectée minutieusement, malgré les protestations des trois célibataires qui ne réussirent avec leurs paroles entrecoupées, qu'à éveiller davantage, les soupçons de la police. On trouva la chambre de la jeune femme en parfait ordre, avec quelques lettres ouvertes, disséminées ici et là. La lecture de ces lettres intimes n'amena aucun éclaircissement. On visita les chambres à coucher des trois hommes mais on n'y trouva aucun indice pouvant les compromettre. Dans la cuisine, deux hommes étaient assis à une table sur laquelle des cartes étaient étendues au milieu des verres à boire et des bouteilles à moitié vidées. Il est évident que cette visite inattendue venait d'interrompre une partie

de cartes qu'on avait tenu à mouiller généreusement, selon l'habitude.

Dans la cave, on trouva une petite échelle qui communiquait avec l'extérieur et à laquelle étaient accrochés des lambeaux de robe. Cette découverte suspecte intriguait les policiers et ils demandèrent aux trois vieux garçons ce que cela signifiait. Aucun d'eux ne sut donner une explication plausible. Mais comme ils aimaient mieux être accusés de contrebande plutôt que d'un meurtre, l'un d'eux admit avoir employé ces morceaux de robe mise au rancart, pour essuyer et laver les bouteilles qui servaient de récipient à leur boisson. Cette mise au point ne sut convaincre les détectives. Ils devinrent de plus en plus minutieux et fouillèrent la cave de fond en comble. A l'extrémité gauche, l'un d'eux aperçut un soulier de femme. A cet endroit, on vit que la terre avait été remuée et qu'on avait placé une vieille malle pour la recouvrir presqu'entièrement. Aussitôt on déplaça la malle et on creusa. La terre fraîchement remuée s'enlevait avec facilité et bientôt l'on put apercevoir un bout de robe déchirée qui correspondait au morceau trouvé sur l'échelle. En un rien de temps, on sortit le cadavre de la jeune femme que l'on cherchait. Les trois célibataires, devant l'accusation de meurtre portée contre eux, fléchirent sous le poids de leur consternation. Ils restaient là comme pétrifiés et ne savaient que dire. Quand leur trouble fut un peu passé, ils supplièrent les détectives de ne pas les arrêter sous des apparences circonstantielles, mais de poursuivre leurs recherches pour découvrir le meurtrier. Brisé par la terreur, le plus vieux s'affaissa tandis que les deux autres, avec une voix chevrotante juraient sur la tête de leur mère qu'ils n'étaient pas coupables. Leur consternation ajoutait aux soupçons motivés de la police. On les conduisit au poste où on leur fit subir un nouvel interrogatoire pour connaître le motif du crime.

Ils s'appliquèrent à nier leur culpabilité avec toute la force de conviction dont ils étaient capables. Mais cela fut inutile. On avait trouvé le cadavre chez eux, ce qui était une preuve suffisante pour les condamner, au dire de la police. Les autorités les incarcérèrent dans la prison d'Etat en attendant leur procès qui ne devait pas tarder.

Pendant ce temps, Cécile Lemesurier qui avait été tenue au courant des événements par les rapports des journaux quotidiens, n'en put croire ses yeux. Elle savait de bonne source que les trois accusés étaient incapables d'une telle infamie. Ils avaient été très bons pour Marie Benoît; ils l'avaient hospitalisée en souvenir d'une vieille amitié entre son père et eux; ils devaient même à cet homme mort une dette de reconnaissance qu'ils avaient décidé de payer en hospitalisant tant bien que mal, sa fille tombée sous le coup de l'épreuve. Ils n'avaient aucun intérêt à s'en débarrasser puisqu'ils l'encourageaient, lorsqu'elle rentrait le soir, fatiguée d'avoir cherché vainement une position, et qu'ils lui promettaient leur protection et un logis aussi longtemps qu'elle serait sans abri. Cécile Lemesurier ne les croyait pas coupables, ces trois malheureux infortunés, malgré toutes les preuves circonstantielles qui pesaient sur eux. Ses doutes portaient plutôt sur le mari de la victime, car elle savait qu'il l'avait souvent brutalisée et menacée de la tuer un jour. Cette vaillante amie décida donc de faire des recherches elle-même afin de pouvoir éclairer les autorités et sauver de la chaise électrique les trois hommes inculpés dans cette triste affaire.

Elle connaissait de vue seulement sans qu'il s'en doutât, le mari de Marie Benoît; elle connaissait aussi la maison où il chambrait. Elle prit à l'instant même la décision de déménager dans la maison qu'il habitait. Elle fut assez heureuse pour trouver une chambre voisine de la sienne. Ceci promettait d'être fort intéressant.

On lui donna un chambre spacieuse et bien meublée. Le soir elle avait grand soin de rester chez elle pour voir ce qui se passait. Les trois premiers jours n'amenèrent aucun résultat. Le mari en question, qui s'appelait Walter Brian, passait ses soirées à jouer aux cartes et à boire en compagnie de son ami Georges. Ils étaient la plupart du temps silencieux ou parlaient à voix basse; Cécile Lemesurier ne pouvait pas saisir le fil de leur conversation.

Un soir, une jeune femme, belle et luxueusement mise, aperçue dans le corridor, frappa à la chambre de Walter Brian. Cécile se plaça près de la porte pour écouter. La femme parlait à haute voix et demandait à Walter, qui était seul à ce moment-là, de bien vouloir l'accompagner à l'un des cabarets du village des artistes, dans le bas de la ville. Celui-ci acquiesça à sa demande et dit qu'il la rejoindrait en bas dans un quart d'heure, le temps de faire sa toilette. Cécile téléphona donc à son ami Jacques Brisson pour lui faire la même proposition. Elle voulait les suivre dans le but de découvrir quelque chose.

Dès que le taxi de Walter eut démarré, Cécile et Jacques les suivirent dans un autre taxi et arrêtèrent au même endroit. C'était un de ces sous-sols fréquemment transformés en cabaret au nom cocasse et disposé et décoré à la manière originale et fantaisiste des artistes cosmopolites qui habitent ce quartier.

Ils prirent la table voisine de celle de Walter et son amie. De cette manière ils purent entendre une partie de la conversation, faite tantôt à voix haute, tantôt à voix basse. Le nom de Marie était souvent prononcé et aussi celui de Georges, apparemment un ami intime du mari. Il fut question d'une promenade fatale en auto. Walter et sa compagne semblaient se réjouir d'une liberté nouvellement acquise. Après avoir bu du vin et des boissons alcooliques toute la soirée, ils devinrent tous deux fort loquaces. A un certain moment, se sentant épiés, ils rentrèrent chez eux. Cécile Lemesurier n'avait pas encore le mot de l'énigme et cependant elle ne désespérait pas de l'avoir un jour. Mais elle préféra poursuivre ses recherches et sa surveillance avant de prévenir la police.

Pendant ce temps les trois malheureux détenus rongeaient leur frein dans leurs cellules. Ils songeaient au sort qui les attendait et qu'ils étaient convaincus ne pas mériter. Mais comment convaincre le juge de leur innocence avec cette terrible preuve qui pesait sur eux. Les journaux étaient remplis de leurs photos et du récit de la macabre découverte faite dans leur cave. Eux seuls pouvaient nier leur culpabilité tandis que tous les citoyens de l'Etat réclamaient leur tête pour ce crime inqualifiable. Le coroner qui fit l'autopsie déclara que la victime avait été cruellement battue avec un lourd instrument; un morceau de tempe et de cuir chevelu manquaient et l'on trouva des contusions par tout le corps. La toilette en désordre de la malheureuse jeune femme prouvait qu'une lutte s'était engagée entre elle et ses assaillants.

Cécile Lemesurier fut appelée pour identifier la victime. Elle reconnut avec effroi le corps et la physionomie de son infortunée amie. Elle ne dit cependant rien à la police concernant ses propres investigations qu'elle faisait dans le but de découvrir le véritable meurtrier. Elle était convaincue, malgré les preuves, que les trois vieux garçons étaient innocents du crime dont on les accusait. Les vrais assassins étaient au large et elle était déterminée à les poursuivre. Comme nous l'avons déjà dit, ses doutes portaient surtout sur le mari de son amie. Il avait déjà été au pénitencier pour vol avec effraction et pour assaut indécent sur une fillette. Cécile le croyait donc capable de toutes les infamies. Les confidences que son amie lui avait déjà faites lui laissaient supposer que Walter Brian était véritablement l'assassin. Mais cela, il fallait le prouver et ce n'était pas chose facile. Mais avec de la persévérance et de la détermination on vient à bout de tout. Ainsi pensait Cécile Lemesurier qui avait juré de venger Marie Benoît.

Quelques semaines se passèrent puis vint le jour tant appréhendé du procès. Les accusés s'étaient assurés des services d'un excellent criminaliste, mais malgré cela et malgré leur innocence, ils n'entrevoyaient pas beaucoup la possibilité d'échapper à la chaise électrique. Les plus grands saints du paradis auraient pu être condamnés par cette preuve terriblement convaincante qui faisait leur cauchemar. Ils mangeaient peu et dormaient encore moins. Leur cervelle en feu se révoltait contre l'accusation qu'on portait contre eux.

Enfin, le jour du procès, bien avant l'heure de l'ouverture de la cour, les corridors du Palais de Justice furent envahis par une foule de curieux, les uns sympathiques aux détenus, la plupart antipathiques. Dès que les portes s'ouvrirent, cette masse humaine se pressa dans la salle malgré les protestations des huissiers, impuissants à repousser cette horde. Juge, avocats, témoins, jurés et journalistes prirent place à leur siège respectif. Un silence funèbre régna dans ce lieu quand on fit entrer les détenus. Ils s'approchèrent, les yeux bas, l'air atterré et la mine épuisée par le jeûne et l'insomnie.

Tout le monde regardait avec une certaine pitié ces trois prisonniers aux tempes grisonnantes et à la physionomie pourtant honnête malgré le forfait qu'on leur imputait. Le juge fit une courte allocution puis l'avocat de la Couronne interpella l'aîné des détenus, un homme de haute taille et âgé de 59 ans.

L'avocat, après lui avoir fait prêter serment lui demanda son nom, son âge, le lieu de sa résidence et la nature de ses relations avec Marie Benoît. Le pauvre homme affaibli par sa longue séquestration, répondit qu'il s'appelait John Bristol, demeurait sur la dixième avenue, gagnait sa vie à vendre du whiskey de contrebande, faute de ne pouvoir trouver de meilleure occupation à son âge. Quant à Marie Benoît, il l'avait connue toute petite alors qu'elle habitait avec son père; à la mort de celui-ci, Marie vint chercher fortune en ville. C'est alors qu'elle se maria. John Bristol et ses deux copains qui la connaissaient aussi, la perdirent de vue, jusqu'à ce qu'un jour elle vint leur demander abri. Il y avait de cela cinq mois. Il dit à l'avocat qu'il la voyait seulement à l'heure des repas ou le dimanche, car elle était constamment occupée à se chercher de l'emploi.

Interrogé sur la découverte du cadavre, le pauvre homme ne sut que dire. Il ne sut comment expliquer cette trouvaille. Quelqu'un venu de l'extérieur avait dû déposer à leur insu, ce fardeau à l'endroit où on l'avait trouvé. Le pauvre homme pleurait à chaudes larmes et ne cessait de répéter qu'il était innocent.

Robert McGuire, le 2ième accusé prit place dans la boîte. C'était un homme grand et maigre comme un squelette, mais dont la physionomie ne recélait aucune méchanceté. Il fut à son tour interrogé. Sa réponse fut à peu près la même que celle de son copain mais il ajouta que le soir de la disparition, ils reçurent une forte commande de boissons qu'on leur demanda de livrer à onze heures, à la chambre 314 de l'hôtel Carlotta, à Staten Island. Ils furent obli-

gés de quitter la maison tous les trois ce soir-là, afin de livrer la marchandise commandée. Une fois arrivés à l'hôtel, la personne qui avait ordonné cette boisson avait été forcée de s'absenter; ils laissèrent donc les caisses de boisson sur réception de l'argent qui leur fut remis par un petit chasseur commissionné à cet effet.

Cette situation ne leur parut pas anormale et ils s'en revinrent chez eux sans penser à mal.

Le petit chasseur en question fut interrogé plus tard et corrobora ce fait en déclarant que les deux inconnus qui lui avaient remis l'argent étaient revenus seulement le lendemain chercher cette boisson. Il ne put donner ni leur nom ni leur adresse. Les registres de l'hôtel mentionnaient en rapport avec cette chambre, deux noms tout à fait inconnus à qui que ce soit. C'étaient évidemment des noms empruntés.

Sur la suggestion de Robert McGuire, la voisine, qui était sans cesse aux aguets devait être mandée sur les lieux.: Elle serait peut-être en mesure d'éclairer la cause. On fit venir cette vieille femme qui avoua avoir été veiller ce soir-là en compagnie de sa fille et de son mari, et d'être rentrée après minuit, sans remarquer rien d'anormal.

Le troisième inculpé, un fort gaillard de cinquante ans ne put que confirmer l'histoire des deux autres. Celui-là s'appelait James Colins et ne paraissait pas avoir froid aux yeux. Cependant, par moment, il était visiblement ému.

Tout le monde observait un religieux silence en écoutant ces témoignages. L'avocat de la défense prit alors la parole et essaya de convaincre aussi éloquemment que possible les jurés de l'innocence de ses clients. Une certaine vague de scepticisme régnait dans l'audience et les jurés eux-mêmes semblaient fort indisposés envers les accusés.

La séance ayant assez duré, on remit la sentence à plus tard. La salle se vida non sans avoir regardé auparavant les prisonniers reprendre le chemin de leur cellule. On chuchottait de toutes parts. Les uns commençaient à douter de la culpabilité des accusés pendant que les autres s'enfonçaient davantage dans leur certitude.

Ce procès fit couler beaucoup d'encre. Les journaux étaient remplis de détails que les lecteurs lisaient avidement, afin de se former une opinion. Mais plusieurs avaient la certitude d'être induits en erreur. Les journaux ne sont pas infaillibles en somme.

Cécile Lemesurier avait aussi donné son témoignage qui revient à ce que nous avons dit précédemment. Elle garda ses doutes pour elle, cependant, ne croyant pas sage de les dévoiler à ce moment-là, car elle se voyait à la veille de découvrir quelque chose d'important.

L'affaire faisait grand bruit dans la ville, et on ne parlait que de ce meurtre odieux perpétré par trois dangereux criminels. Ils devaient en toute probabilité être conduits à la chaise électrique, telle était l'opinion publique. Et, pendant ce temps-là, les trois incarcérés imploraient dans leurs cellules, la clémence divine. Leurs quelques amis qui avaient témoigné de l'intégrité de leur caractère n'avaient pu réussir toutefois à leur faire accorder la clémence de la cour. Le juge et les jurés paraissaient impitoyables à leur égard. Les trois accusés ne savaient à quel saint se vouer pour fléchir la sévérité de leurs accusateurs. La preuve était contre eux, il est vrai, mais ils espéraient encore contre toute espérance, que le vrai meurtrier viendrait à se déclarer avant qu'il ne soit trop tard. Ils continuaient donc à se dire innocents, mais sans convaincre personne.

Cécile Lemesurier s'arrangeait de manière à suivre les activités de Walter Brian. Elle le suivait de près sans qu'il s'en aperçoive. Elle jouait au détective en espérant qu'un jour ses efforts seraient récompensés.

Un soir qu'elle était rentrée assez tôt à sa chambre, elle évita de faire de la lumière afin qu'on ne se routât pas qu'elle fut chez elle. Les deux autres personnes qui avaient chacune une chambre à cet étage là étaient absentes depuis dix jours. Walter Brian se croya donc seul sur l'étage quand il rentra avec son ami Georges. Après quelques minutes de conversation dans la chambre, Walter alla se faire la barbe dans la salle de bain, selon son habitude.

Cécile Lemesurier en profita pour sortir sans bruit de sa chambre et après avoir enlevé ses souliers pour qu'ils ne la trahissent pas, elle s'approcha de la salle de bain dont la porte était quelque peu entr'ouverte. On parlait à mi-voix là-dedans, et il était question du meurtre. Georges demendait à Walter s'il n'avait pas quelques remords de laisser condamner ces malheureux innocents à sa place. Il lui proposait de fuir et une fois en pays étranger, de tout déclarer aux autorités, et qu'il pourrait s'en tirer ainsi avec l'exil à perpétuité. Cécile en savait assez mais elle décida d'écouter la fin de ce dialogue.

Walter Brian ne semblait pas beaucoup savourer le plan de son ami mais cependant il admit qu'il valait mieux fuir pour le moment et qu'on aviserait plus tard en cours de route de ce qui serait le mieux à faire. Il demanda à Georges ce qu'il avait fait du marteau qui lui appartenait. Celui-ci répondit qu'il l'avait dissimulé sous le coussin de l'auto et que celle-ci était chez M. Jones, garagiste, rue Principale, à Newark, N.J.

Il fut décidé que Georges irait vers onze heures ce soir-là, chercher l'auto qu'il avait laissée dans un garage, sous un nom d'emprunt, et qu'il rejoindrait Walter chez un tabaconiste du Columbus Circle, à New-York, à 12 h. 30..

Cécile Lemesurier n'en écouta pas davantage. Elle reprit sans bruit le chemin de sa chambre, s'habilla à la hâte dans l'obscurité et fila chez le Commissaire de Police où elle fit un rapport exact de ce qu'elle avait entendu. Il ne restait donc plus qu'à confirmer tout cela. Cécile qui avait entrevu Georges pouvait l'identifier. Elle partit donc avec trois détectives pour se rendre à Newark, chez M. Jones le garagiste. Ils arrêtèrent l'auto à quelques centaines de pas du garage afin de ne pas éveiller les soupçons. Un des détectives descendit de l'auto, et muni du nom d'emprunt que lui avait fourni Cécile sur l'indiscrétion de Georges, il demanda à M. Jones la permission d'aller chercher quelque chose dans l'auto en question, se disant autorisé par M. Samuel Brown (nom d'emprunt de Georges). La permission lui fut facilement accordée. Une fois dans le garage son premier soin fut de regarder sous le coussin de l'auto où il découvrit un marteau taché de sang et auquel adhérait un morceau de chair humaine. Le tout était enveloppé dans un morceau de soie qui paraissait être un mouchoir.

Il enroula le tout dans un papier qu'il avait glissé dans sa poche à cet effet et rejoignit ses camarades à quelques centaines de pas plus loin. Il leur dit: "Je possède la plus grande pièce à conviction qu'il soit possible de trouver pour envoyer ces galopins à la chaise électrique. Attendons maintenant notre homme. Nous allons rester ici et suivre son auto dès qu'il sortira du garage, de cette façon nous pourrons rejoindre son complice."

Onze heures sonnèrent au beffroi de l'hôtel de ville. Quelques secondes après, Georges parut et parla à M. Jones. Celui-ci lui mentionna la visite de l'individu qui l'avait précédé en lui disant simplement ce qu'il était venu faire, avec son autorisation. Georges ne perdit pas une minute et se précipita vers le téléphone, appela son ami Walter qu'il mit au courant de ses soupçons et de cette évidente trahison. Craignant que quelqu'un fut sur ses trousses, il décampa ensuite par une porte dissimulée à l'arrière du garage et laissa son auto là, croyant cela plus sage. Mais il n'avait pas pensé à ce moment à sa licence d'auto qui pouvait trahir son identité.

Au bout de vingt minutes d'attente, les policiers voyant qu'il ne sortait pas s'avisèrent d'aller le chercher au garage, quitte à se faire conduire plus tard chez Walter Brian. S'adressant à M. Jones, celui-ci leur dit qu'il ne savait vraiment pas par où il était passé, mais qu'il l'avait quitté il y avait quelques minutes et que son auto était encore là.

On téléphona à tous les postes de police de Newark, en donnant la description de l'homme qu'on poursuivait. Pendant ce temps là Cécile Lemesurier sauta dans un taxi avec la preuve convaincante cette fois, qui devait libérer les trois malheureux détenus.

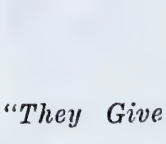
Au Commissariat de police on identifia le morceau de chair collé sur le marteau comme étant la tempe de la victime, avec quelques cheveux correspondant aux siens. Le mouchoir était du même matériel que les lambeaux de robe trouvés sur l'échelle dans la cave de la dixième avenue. Ce qui intriguait les autorités était de savoir comment les meurtriers avaient pu s'y prendre pour transporter leur fardeau dans cette cave sans éveiller l'attention des voisins. Il est vrai que cet endroit était plutôt obscur et que les assassins avaient profité de cette obscurité pour exécuter leur plan diabolique.

Cette découverte fit grand bruit dans les journaux le lendemain. Quand Walter Brian eut le téléphone de son ami, il était trop tard pour qu'il put prendre le train pour Montréal. Il devait donc attendre jusqu'au matin, n'ayant pas assez d'argent pour prendre un taxi. Il s'enferma donc dans sa chambre. Il était là vers 3 hrs du matin quand deux détectives, prévenus de son adresse par Cécile, vinrent frapper à sa porte. Il ne fit aucun bruit pour leur laisser croire qu'il était absent, mais les policiers ne se laissèrent pas déconcertés par ce silence. Ils forcèrent la porte et entrèrent. Il était là dans cette chambre étroite et en désordre, à moitié étendu sur un divan et dans un état de grande ébriété. On examina le lieu et on trouva dans un paquet glissé sous la commode, une chemise tachée de sang. Interrogé à ce sujet, Walter admit s'être coupé violemment en tranchant du pain et s'être essuyé sur sa chemise, qu'il avait oublié d'envoyer à la buanderie. Mais cette histoire ne lui servit de rien. On emmena notre homme à la caserne où on lui fit subir un rigoureux interrogatoire. Comme on n'obtenait rien qui vaille, on lui mit le marteau en question sous le nez et on lui infligea le troisième degré. Il dut tout avouer.

Quand on voulut établir le mobile du crime, tout ce qu'on put savoir, c'est que Walter Brian étant catholique, ne pouvait marier la femme qu'il aimait (celle qu'il avait conduite au cabaret) sans se débarrasser au préalable de la sienne qu'il n'aimait plus. Dès que son plan fut élaboré, il envoya son ami Georges chercher Marie au nom de Cécile, qu'il ne connaissait que de nom, parce que sa femme lui en avait parlé. Ils l'emmenèrent donc faire une promenade dans un endroit désert. Là, Georges la baillonna tandis que le mari lui assénait des coups de marteau sur la tête et par tout le corps. Walter connaissait la cave des trois vieux garçons pour y être déjà allé et décida qu'il n'y avait pas de cachette plus propice que celle-là. On avait à dessein éloigné les trois vieux célibataires. Tout avait donc réussi comme on l'avait prévu. Le soupirail de la cave étant toujours ouvert, ce fut

(Suite à la page 27)





*"They Give Him a Gun", (M. G. M.). Les interprètes en sont Spencer Tracy et Gladys George.*



# La Vengeresse

(Suite de la page 26)

chose facile que de transporter là le cadavre, à la faveur de la nuit.

Dès qu'il eût fait l'aveu que la police réclamait, il ne restait plus qu'à trouver le complice. Il s'était réfugié dans un hôtel de Newark, et quand le gérant vit cet être suspect, à la mine effarée, il fit prévenir la police, car la radio lui avait apporté la nouvelle de cette chasse à l'homme.

On força donc Georges Brent, alias Samuel Brown, au Commissariat, à avouer la part qu'il avait prise au meurtre. Les deux coupables furent donc condamnés à la chaise électrique après un bref procès. Quant aux trois vieux garçons inoffensifs, on les relâcha. Leur long séjour à la prison d'Etat, et les souffrances mentales qu'ils enduraient incessamment, avaient altéré leur santé et leur bonne mine. On les laissa libres et on n'osa pas leur infliger aucune amende pour avoir fait de la contrebande, à cause de la terrible épreuve qu'ils venaient de subir. Ils s'en retournèrent chez eux, le coeur content, mais le plus vieux mourut deux jours plus tard d'une attaque cardiaque causée par toutes ces violentes émotions. Et Cécile Lemesurier se félicita et fut félicitée chaudement de les avoir sauvés de la chaise électrique.

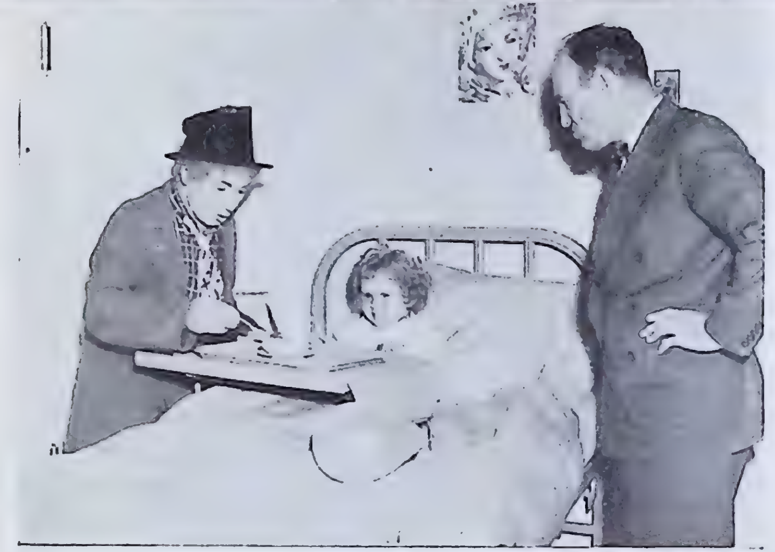
J. E. G





## "A Day at The Races"

*M. G. M.*



*Les principaux interprètes en sont Chico et Harpo Marx.*

# J'ai le menton trop carré j'ai la figure trop petite...

Si vous osez demander à un grand couturier d'Hollywood de vous désigner les dix femmes les mieux habillées de la ville il s'exécutera. Et ensuite, il ajoutera invariablement: "Naturellement ne dites pas que vous ne pourriez convaincre Hollywood... cela vient de moi". Un chose certaine : que Kay Francis n'est la mieux vêtue... que Cecil-B. DeMille n'est pas le meilleur cinéaste... que Constance Bennett n'est pas la femme d'affaires la mieux avisée... que Simone Simon n'est pas la plus fulgurante étoile, que Virginia Bruce, Loretta Young et Madeleine Carroll ne sont pas ses plus jolies filles... que Marlene Dietrich n'est pas sa vedette la plus séduisante...

Ses plus jolies filles ! Dans une ville célèbre pour ses belles femmes, c'est plus qu'un compliment.

Quelles sensations doit-on éprouver de se savoir si belles ? Demandons-leur.

La première à laquelle nous posons la question fut Virginia Bruce.

Il faut dire à la louange de Virginia qu'elle affronta la question comme un vieux troupier. Elle sourit même.

"Mais c'est une délicieuse sensation", émit-elle. "Après tout, je suis une femme... laquelle n'aimerait pas ça?"

Loretta Young nous répondit :

"Chaque fois que je lis quelque chose de semblable, je me rappelle le vieux dicton: "Quand une femme croit les compliments qu'on lui fait, elle se dit toujours que son agent de publicité y est pour quelque chose".

Tout près Madeleine Carroll était assise dans un petit fauteuil attendant la prise de vues suivante.

Que ressent-elle quand quelqu'un lui parle et lui vante sa beauté. "J'adore cela, avoue-t-elle franchement, en appuyant beaucoup sur le mot "adore".

Mais comment font ces trois Vénus pour conserver leur équilibre sous l'assaut des adulations que provoque leur beauté? Ecoutons-les.

Loretta Young nous avoue d'abord :

"Si quelqu'un me dit que je suis belle, c'est son opinion personnelle. Si c'est vrai, je me dis à moi-même que ce n'est qu'un actif commercial. En second lieu si je suis belle c'est un don qui me vient du ciel et ainsi je n'ai aucun mérite personnel. Je crois sincèrement que la beauté est l'appoint le moins important pour une femme. Tous nous connaissons de ces jolies femmes avec qui nous ne voudrions pas demeurer une minute. Une personnalité agréable, sympathique et un coeur ardent sont de beaucoup plus importants que l'ensemble attrayant des traits de la figure."

Et Madeleine :

"Oui, j'imagine que la beauté constitue un atout important à Hollywood. Mais la beauté seule ne fait pas de vous une grande actrice. La majorité des grandes actrices de tous les temps se sont rendues célèbres non par la beauté de leur visage mais de leur art. Même les moins favorisées sous le rapport de la beauté deviennent resplendissantes quand le feu de l'art les anime.

Virginia Bruce mange tout ce qu'elle veut et ne s'astreint jamais aux massages ni aux cures d'amaigrissement. Elle ne s'est pas fixé de routine pour ses exercices physiques. Ce n'est qu'après avoir enlevé son maquillage de l'écran qu'elle apporte une attention toute particulière à son teint; alors elle se nettoie la figure une seule fois avec une crème, une seule fois avec eau chaude et savon, et c'est tout pour la journée.

Madeleine est la seule à suivre un régime. Elle évite de manger du pain et des pommes de terre.

Virginia dit pourtant: "Mon visage est trop petit pour ma personne".

Loretta : "Je suis trop maigre".

Madeleine: "J'ai le menton trop carré".

Et après allez vous plaindre mesdemoiselles de vos imperfections physiques.

# "Personal Property"



*Trois scènes du film "Personal Property' avec Robert Taylor et Jean Harlow. (M.G.M.).*

# Dans ton lit... dans mon lit...

Mollement étendue sur son lit, l'actrice écoutait avec une grande attention ce que lui disait un directeur. Que peut-on trouver d'étrange à cela après tout. On tournait une scène de "Call it a Day", adaptation cinématographique du récent succès de la scène. Depuis les premières minutes où l'on avait commencé la production de cette pièce, il était absolument impossible à quiconque de traverser le plateau de prises de vue sans s'y buter contre une actrice couchée dans un lit.

Le reporter qui avait écrit quelque jours plus tôt un bien intéressant article sur Frieda Inescort, se tenait debout derrière le directeur Archie Mayo, qui avait fini de donner ses instructions pour la scène en cours et d'ordonner la mise en opération des caméras. Le reporter s'inclina révérencieusement devant l'actrice couchée dans le lit.

Quand la scene fut tournée, la jeune fille se redressa sur son seant, sauta hors du lit, revêtit un déshabillé et glissa ses pieds dans une paire de pantoufles.

Le reporter lui tendit la main et lui dit : "Merci, mademoiselle."

L'actrice lui serra la main, mais de l'air d'une personne qui n'y comprend absolument rien.

"Vous êtes la première personne," lui expliqua le reporter, "depuis cinq ans, à m'écrire un mot de remerciement pour un article."

"C'est étrange," dit l'actrice.

"Pas du tout," interrompit le reporter. "Très gentil de votre part plutôt".

"Mais, je ne vous ai pas écrit," reprit l'actrice.

"Allons, vous m'avez écrit jeudi dernier, Mlle Inescort".

"Ah, mais je ne suis pas Mlle Inescort," coupa l'actrice. "Je suis Peggy Wood".

"Excusez-moi alors", dit le reporter confus. "Ces scènes de chambre à coucher me rendent sûrement distrait".

"Y en a-t-il d'autres ?" voulut savoir Mlle Wood.

"Chaque fois que je me présente sur ce plateau de prise de vues, l'une de vous est au lit," expliqua le jeune homme. "La semaine dernière, c'était Mlle Inescort dans un robe de nuit rose. Ian Hunter reposait dans le lit voisin".

"Je porte aussi une robe de nuit rose, mais c'est Walter Woolf King qui occupe l'autre lit," dit Mlle Wood.

"Il y a deux semaines, c'était Olivia de Haviland qui était au lit; et quelques jours auparavant, je crois que c'était Bonita Granville. Vous comprenez pour quelle raison j'ai fait erreur".

"On me confond assez souvent avec Mlle Inescort," reprit Mlle Wood. "Sa chevelure est noire et la mienne blonde. Elle parle avec un accent britannique, tandis que mon langage est distinctement américain. Son époux est un écrivain nommé Ben Ray Redman et le mien est également un écrivain, mais il se nomme John R. V. Weaver. Toutefois, nous etions toutes deux de la distribution de "Trelawney of the Wells" et nous jouâmes aussi le rôle de Portia dans le "Le Marchand de Venise", aux côtés de George Arliss.

"Et vous portez toutes deux des robes de nuit roses ?" surenchérit le reporter.

"Mais, j'en ai une bleue à la maison," ajouta Mlle Wood.

"Vous auriez dû la porter peut-être", dit le reporter.

"Alors vous m'auriez probablement prise pour Mlle de Havilland", conclut Mlle Wood.

"Et si vous aviez revêtu un pyjama rayé, il vous aurait probablement confondue avec Ian Hunter", dit le directeur Mayo.

"Non, je ne le crois pas", risqua le reporter, mais sans toutefois beaucoup de fermeté.

"Allez-vous me consacrer un article ?" demanda Mlle Wood.

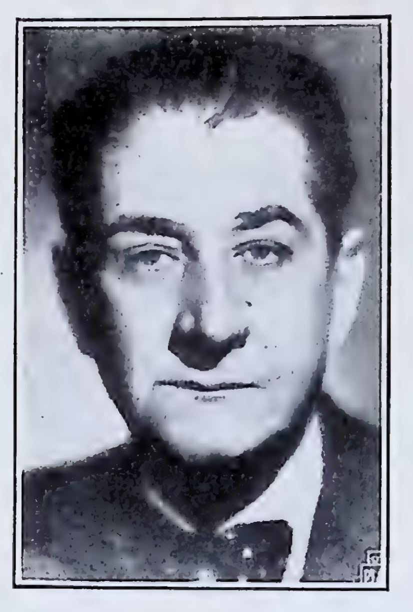
Le pauvre reporter hocha la tête en signe de détresse.

"Je vous écrirai un mot de remerciement," dit l'actrice. "Ensuite, eh bien, vous aurez un bon motif de revenir me remercier".

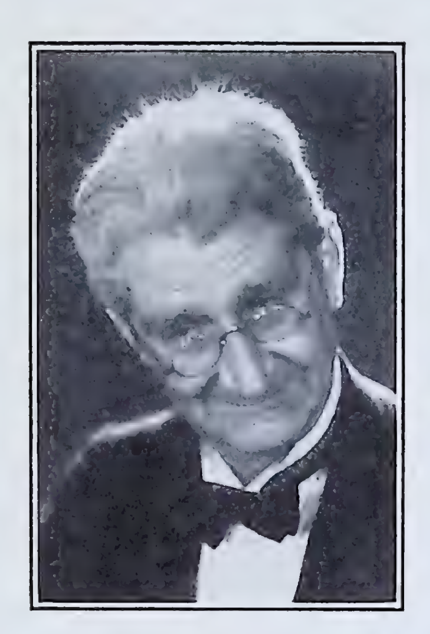
# A la mémoire d'un grand disparu

# SIGNORET

*Quelques films dans lesquels s'est illustré le grand artiste.*



*A la Ville*



*Coeur de Père*



*Veillée d'Armes*



*Ménilmontant*



*24 Rue de la Paix*



# "Woman Chases Man"

*UNITED ARTISTS*



*Les principaux acteurs en sont Eric Rhodes, Miriam Hopkins, Broderick Crawford et Léona Maricle.*





*HIGH HAT, une brillante comédie musicale avec Frank Luther, Dorothy Dare, Lona André, Franklin Pangborn.*

*Un film Impérial distribué au Canada par Excellent Film Co.*



*Frank Lither, un favori de l'écran, de la radio et de la scène dans l'une des productions les plus éblouissantes de la saison.*
*De la musique syncopée. De jolies ballerines...*
*L'histoire d'une nouvelle venue à la radio,... jeune fille venue de province qui croit imposer ses goûts à son auditoire.*
*Et puis une aventure amoureuse vient tisser ses fils tenus et dorés autour des deux plus charmants interprètes de l'écran.*

# Trois grands films français

*" L'HOMME SANS COEUR "*
*avec*
*Pierre Renoir et Mary Glory*



*" LA PEAU D'UN AUTRE "*
*avec*
*Ginette Aubert et André Lafaux*



*" JOSETTE "*
*avec*
*Fernandel et la petite Josette Fernandel*

# *Hollywood: paradis et enfer*

Hollywood est en même temps un paradis et un enfer.

Il semble même que le paradis ne soit point l'Eden que l'on pense. On ne compte plus les restrictions auxquelles sont astreintes les vedettes de l'écran, restrictions qui les atteint dans leur vie familiale et la plus intime.

La simple énumération des "défenses" qu'ont établies les directeurs des puissantes compagnies de cinéma est la plus éloquente, la plus sévère codification du genre. Après la lecture on pense avec raison qu'il ne reste plus aucune liberté et aucune initiative aux vedettes.

Voici ces "défenses" à Hollywood:

Vous ne pouvez parler de politique, partir en vacances ou jouer au polo. Vous ne dever entreprendre aucune controverse avec qui que ce soit. Vous ne pouvez en l'occurence avoir une opinion trop accusée sur Mme Wallis Simpson, le duc de Windsor, le président Roosevelt, la Cour Suprême, les grèves et même sur les événements politiques et sociaux de la Russie soviétique, de l'Espagne ou d'ailleurs.

Vous ne devez lier aucune amitié avec des inconnus et écrire des lettres trop intimes à vos correspondants et vos admirateurs. On ne vous permet pas d'inviter vos amis sur le plateau et de vous admirer, fût-ce un seul instant, pendant le filmage d'une scène. Vous ne devez prendre mari ou femme, commander un repas, demander un breuvage, donner une partie, entreprendre une diète ou même laisser savoir à vos proches combien vous êtes heureux en ménage sans aviser au préalable une demi-douzaine de directeurs et gérants quelconques. Et il arrive souvent que la demande est refusée avec politesse et force raisons, naturellement, mais refusée quand même.

Il y a des restrictions attachées à chaque vedette, c'est-à-dire aux rôles qu'elles tiennent habituellement et qui leur dessinent dans l'opinion publique une personnalité distincte.

Le contrat d'Anita Louise est caractéristique. Parce qu'elle rend toujours des rôles d'ingénue il ne lui est pas permis de griller une cigarette ni de gagner du poids. Donc si Anita Louise fume ce doit être entre les quatre murs de sa villa, elle doit repousser tous les mets susceptibles de lui donner de l'embonpoint. Ses directeurs ne veulent point qu'elle perde cet air frais, docile et ingénu.

Jean Harlow fut bien près d'être chassée du studio lorsqu'elle parut un matin avec les cheveux bruns. Ce ne fut qu'après de longs et amers pourparlers qu'il lui fut permis de conserver à son opulente chevelure cette teinte bronzée. Depuis que Douglas Montgomery parut dans le film "Thunder" avec une fine moustache il lui est défendu depuis cette époque de la raser.

Les actrices ne peuvent à volonté parcourir les grands magasins et se procurer des toilettes désirées. Seuls les habilleurs professionnels et attitrés du studio doivent les vêtir et choisir pour elles les toilettes. Carole Lombard est habillée par Travis Banton, Joan Crawford et Jean Harlow doivent porter les créations d'Adrian; il est très rare qu'elles portent autre chose créée et dessinée par un autre.

Gary Cooper est allé au-devant des restrictions et il a demandé au studio de n'être jamais photographié dans son vivoir "qui est trop spacieux, dit-il, et qui me ferait paraître trop petit".

Carole Lombard ne peut donner ces brillantes parties comme elle seule sait en offrir à ses amis. Ces soirées sont si brillantes, si originales et si resplendissantes que l'écho en résonne durant des mois entiers et surtout en dehors des frontières de la colonie cinématographique. Carole doit donc réduire la quantité de telles récréations parce que "son prestige, assure-t-on, en souffrirait et que le public la regarderait comme une frivole".

Le polo est interdit à cause des dangers qu'il comporte. Paul Kelly ne peut se livrer à ce sport depuis que le jeune et doué acteur Gordon Westcott fit un après-midi une chute mortelle. Sur les contrats de Gene Raymond et Dick Powell le polo est formellement interdit.

Des interdictions sont parfois établies pour des raisons de bonne politque, c'est-à-dire celle qui regarde les revenus. Jean Harlow, Myrna Loy et autres ne peuvent discuter à loisir de l'affaire Simpson-Windsor dans la crainte d'offenser les susceptibilités britanniques et de perdre ainsi des admirateurs par centaines et milliers.

Dans le même ordre d'idées les vedettes du cinéma américain sont les seules de tous les acteurs et actrices de tous les pays qui n'ont point la faculté de parler librement de politique et de prononcer des discours sur les hustings. Si un acteur prend la défense des démocrates il s'aliène par le fait même tous les républicains et vice-versa. Cette règle ne s'applique pas naturellement à Eddie Cantor ni ne s'est appliquée à Will Rogers dont la vogue particulièrement s'est établie en ironisant sur les politiciens et les événements politiques.

Il y a dans les bureaux des compagnies de cinéma toute une nomenclature pour régler leur ligne de conduite. Par exemple les conseils suivants : Ne montrez pas de films de gangstérisme dans la Nouvelle Ecosse. Ne montrez pas des scènes amoureuses où le baiser dure plus de trois secondes en Irlande. N'envoyez pas les films de May West au Japon. Cette dernière diminue le prestige des femmes de race blanche, dit-on. Ne montrez pas des scènes amoureuses dans les films que vous destinez à l'Orient; incluez plutôt sur plusieurs centaines de pieds de film des couples d'oiseaux qui se becquètent et roucoulent tendrement.

Les films de Boris Karloff sont bannis des Iles Britanniques. La Chine n'accepte pas les films où les soldats sont barbares et inhumains. Le Mexique rejète les productions qui tendent à peindre les classes moyennes comme désabusées et fatalistes.

Ces restrictions peuvent paraître stupides mais l'expérience a prouvé qu'elles avaient parfois leur utiltié. Une vedette qui commençait de poindre à l'horizon de la renommée perdit tout à coup sa popularité. On la disait maigre et sans plus aucun charme. Les directeurs du studio lui ordonnèrent alors d'entreprendre une diète et de gagner de l'embonpoint. Au bout de quelques semaines les agences de publicité commencèrent de recevoir des communiqués vantant le charme et la rondeur des formes de la jeune actrice. On lui donna un rôle. Et son nom fut si bien cuisiné qu'elle regagna sa popularité et que son courrier augmenta rapidement. La liberté de parole est lettre morte ou du moins elle est réduite à peu de chose. Rolph Bellamy dut récemment pour une conférence qu'il devait prononcer au Raquet Club demander l'assentiment du directeur Al Green, du producteur Riskin et du président Harry Conn.

A Holloywood il n'y a pas de vacances; ce que l'on traduit ordinairement par ce mot n'est seulement qu'une permission de s'absenter avec la restriction que le retour est exigé sur l'ordre exprimé par le studio. Vous êtes parfois en pleine et joyeuse croisière lorsqu'il vous arrive un cablogramme qui vous ordonne de retourner immédiatement au studio parce qu'un film est en cours et que l'on vous a choisi pour tenir le premier rôle.

Avant de quitter Hollywood, pour quelque raison que ce soit, une vedette doit demander la permission de trois directeurs au moins, et même lorsque la permission est accordée et que la vedette est prête à monter dans un avion ou dans un rapide elle doit abandonner son projet si un messager ou un appel téléphonique lui commade de demeurer à Hollywood.

Les vedettes qui ne sont pas mariées sont astreintes à un plus grand nombre de restrictions que les autres. Cary Grant, Nelson Eddy et Robert Taylor ne peuvent autographier des bouquins ou de simples bouts de papier sans écrire tout au long le nom de la jeune fille ou de la femme. Une photo autographiée "A Vilma d'une vedette" a souvent servi à des actions en libelle. Pour de semblables raisons les vedettes n'ont pas le loisir de faire monter dans leur automobile un étranger ou une étrangère si aimable soit-il. Elles ont soin de ne point signer un autographe avec la signature qu'elles apposent sur leurs chèques. Elles ne deviennent pas trop familières avec des admirateurs qui un jour se montrent sous leur véritable jour et qui ne sont rien d'autres que des maîtres-chanteurs.

Quelques vedettes éprouvent du chagrin à ne point faire tout ce qu'elles veulent — fréquenter les boîtes de nuit et les places publiques — il s'agit surtout des nouvelles venues à l'écran.

Des enfants, un mari et une vie heureuse au sein d'un foyer furent souvent interdits à des actrices et des acteurs de renom. Norma Shearer a fait mentir l'acception qui voulait qu'une vedette mariée perdait son prestige en ayant un fils et en gardant toute sa popularité. Mais d'autres qui sont mariés comme Joel McCrea, John Boles et autres ne permettent pas que leurs enfants soient photographiés.

On tait volontairement les heureux mariages de Joan Crawford et Franchot Tone, de Lili Damita et d'Errol Flynn. Si un divorce survient le renom des vedettes sera moins atteint et les histoires peu intéressantes de ces mariages manqués provoqueront moins de commentaires désobligeants.

Voilà quelques-unes seulement des restrictions qui pèsent si lourdement sur la vie privée et sociale de ceux et celles qui chaque jour enchantent des millions de spectateurs et dont l'opinion publique fait des heureux de ce monde entourés de toutes les fantaisies, de tous les caprices et de toutes les libertés que confèrent la richesse, l'adulation et la célébrité.

Mais Hollywood est aussi bien un paradis qu'un enfer.

Il est vrai toutefois que cette même adulation et cette célébrité compensent amplement pour ces petites et parfois douloureuses pointes faites à leur amour propre.



*Dorothy Dearing, (20th Century Fox)*




Imprimerie des Editions Edouard Garand